

# M. B O T T E

T O U T S E U L ,

O U

LE SAVETIER BEL-ESPRIT,

VAUDEVILLE EN UN ACTE;

PAR LOUIS P O N E T ;

*Représenté , pour la première fois , à Paris ,  
le 8 mai 1806.*



A P A R I S ,

Chez FAGES , au Magasin de Pièces de Théâtre,  
boulevard Saint - Martin , N<sup>o</sup>. 29 , vis - à - vis le  
Théâtre des Jeunes - Artistes.

1806.

---

---

P E R S O N N A G E .

M. BOTTE.

---

*Le théâtre représente une chambre rustique ; dans le fond un lit ; à gauche un coucou. Sur le premier plan à droite une table de cordonnier , chargée d'ustensiles propres à cet état.*

# M. BOTTE

TOUT SEUL.

M. BOTTE *entre en scène une lampe à la main.*  
*Il appelle.*

Nanette, la linotte, Madame Botte. Personne. (*Il pousse la porte, elle se ferme.*) Ah! je vois ce que c'est.

AIR : *de Contredanse.*

Quand l'mari  
Sort de chez lui,  
Un' femme  
Que l'désir enflâme,  
Fait sans cesse carillon,  
Ou bien abandonn' sa maison.  
Rarement dans son ménage  
Ell' trouv' d' quoi la contenter ;  
L'plaisir étranger l'engage,  
Et seul il sait la flatter.  
Mais pour parer d'certains coups,  
L'époux  
Doit filer doux.  
Autrement,  
C'est constant,  
Souvent  
L'honneur  
Du monsieur,  
Par malheur,  
N'en est pas quitte pour la peur.  
Quand l'mari, etc. etc.

Cependant, j'ai tort de me plaindre ; j'ai une maîtresse  
femme, il est vrai ; mais elle a toujours su respecter les liens  
conjugaux : aussi je dis avec une raison plus que majeure :

AIR : *C'est le meilleur homme.*

Si par fois ell' ne eriait pas,  
Si sa tête était moins fantasque ;  
Si dans nos amoureux débats,  
Ell' me tapait moins sur le masque ;  
Si je n'étais, dans son humeur,  
Traité de sot, lorsque je gronde,  
Madam' Botte, sur mon honneur,  
S'rait la meilleur' femme du monde.

Mais je dois passer quelque chose à la digne épouse qui m'a  
fait goûter les douceurs de la paternité.

*Même air.*

En vain elle a beau se fâcher,  
 Elle n'en est pas moins aimable :  
 Quoiqu'on craigne de l'approcher,  
 J'aime son humeur intraitable.  
 Sans raison elle parle haut,  
 Sans raison de même elle gronde ;  
 Mais tranchez-lui ce p'tit défaut,  
 Ce s'ra la meilleur' femm' du monde.

Eh ! qui croirait que j'en fais tout ce que je veux. En sa qualité d'épouse de syndic des maîtres cordonniers de la capitale, elle se donne des pentes. La chaumière est son bal favori ; il est vrai qu'elle danse proprement, aussi la surnomme-t-on la Gardel du Mont-Parnasse. Et moi . . . Eh bien ! elle m'a rendu fou de rigaudons.

*AIR : La danse n'est pas ce que j'aime.*

Oui, la danse est un art suprême ;  
 Elle plaît aux cœurs amoureux :  
 Dans un passé délicieux,  
 L'amant presse celle qu'il aime :  
 Son bonheur alors est extrême.  
 L'Amour, ce petit dieu malin,  
 Vient se cacher dans un blanc sein,  
 Et pas à pas, l'amant heureux  
 Voit couronner ses feux.

Pour lui plaire, il fallut dire adieu à ces petits spectacles où on entre pour six sous. J'en suis fâché, car j'y trouvais toutes mes aises. On n'a pas besoin de sortir de la salle pour avoir des subsistances.

*AIR : De Chaulieu.*

Dans ces théât' du premier ordre,  
 On ne vend que de la boisson ;  
 Je l'aim', mais j'veux aussi d'quoi mordre ;  
 Sans c'la j'suis trist' comme un oison.  
 Dans les autres, comme on s'régale,  
 Je l'avoue ici sans détour :  
 Dans l'zentr'act z'on cri dans la salle :  
 Marrons bouillis, pommes cuites au four.

Mais de par Saint-Crepin, je me rappellerai long-tems ce qui m'est arrivé.

*AIR : La fille en loterie.*

|   |                                      |
|---|--------------------------------------|
| Un jour, croyant me divertir,           | C't'ouvrage qu' pour gai l'on donna, |
| J'fus voir un opéra-comique :           | Ne l'était pas, j'le certifie,       |
| Les acteurs, j'dois en convenir,        | Car ce p'tit comique opéra.          |
| Faisaient moins d'bruit que la musique. | Était trist' comme un' tragédie.     |

Nannette ne revient pas ; madame sa mère la rendue un peu trop fringante. Je ne veux pas d'ça.

AIR : *Jetez les yeux.*

|   |   |
|---|---|
| Nos bons aïeux , que l'on oublie ,<br>Agissaient bien différemment.<br>Dans leur tems, fillette jolie,<br>A vingt ans n'était qu'un enfant. | Mais les plaisirs et la toilette<br>Ont tout changé dans un instant :<br>Aujourd'hui gentille fillette,<br>En sait plus que sa grand'maman. |
|---|---|

Heureusement que j'ai un fils qui est joliment planté. Celui-là fera honneur à ses ancêtres.

AIR : *Eh ! ma mère.*

|  |  |
|--|--|
| Mon cher fils , de sa famille<br>Relèvera le destin ,<br>Car sa figure gentille<br>Le fait croire un Chérubin. | Fort souvent avec délice ,<br>Je le regarde , et je dis<br>A ma femme , sans malice :<br>Ma bonne , est-ce bien mon fils ? |
|--|--|

Je vois pourquoi madame Botte n'est pas encore rentrée. Comme je ne reviens ordinairement de ma société littéraire que vers minuit, et qu'il n'est qu'onze heures, c'est pour cela qu'elle ne se gêne pas. En attendant, travaillons. (*Il ôte sa perruque et son habit.*) Quoique mon état ne soit pas élevé, j'espère pourtant faire parler de moi.

AIR *connu.*

|   |  |
|---|--|
| Je suis par-tout cité,<br>Dans toute la Cité,<br>Pour ma coupe très-sûre.<br>Venez, jeunes beautés,<br>Venez de tous côtés,<br>Vous fair' prendre mesure. | Pour moi, mon seul bonheur<br>Est d'obtenir l'honneur<br>D'être aux pieds de vos femmes, |
|---|--|

Amans, soyez jaloux  
De tomber aux genoux  
De vos aimables dames.

Les filles de Paris,  
De Meudon, de Madrid,  
Aiment les bons ouvrages.  
Je dis, sans me flatter,  
Que je puis les contenter,  
En fait de remontages.

Il faut avouer qu'une société littéraire est une chose bien agréable. Grâce à la prépondérance de mon art, j'y tiens une place imposante. Nous analysons, nous politiquons, nous énumérons, nous commentons tel ou tel genre de poésie. On y lit aussi de jolis vers nouveaux qu'on trouve dans l'almanach des Muses du seizième siècle : ce n'est pas étonnant.

AIR *de la Revue.*

|  |  |
|--|--|
| Depuis long-tems sans mesurer,<br>On inventa cette recette:<br>Grâce à cet art de composer,<br>Chaque jour voit naître un poète. | C'est ainsi que sans grands efforts<br>On devient homme de génie.<br>C'est ainsi qu'à présent les morts<br>Font parler ceux qui sont en vie. |
|--|--|

Cependant, malgré la dépense excessive de madame Botte, j'ai su économiser huit cents gros écus que j'ai caché au pied de cet horloge. Si j'eusse resté garçon, j'en aurais au moins le double ; car les menus plaisirs de madame, sont ma foi considérables. La dépense de sa toilette monte journellement à deux livres tournois ; le spectacle ou le bal, un franc vingt centimes ; ensuite le jeu. Ah ! le jeu m'assassine.

Mais c'est assez travailler, aussi bien je me souviens que je n'ai pas lu mon journal. Voyons ce qu'il y a d'intéressant. . . voyons. . . diable. . . Oh, oh ! l'art de faire des enfans d'esprit. Il est fâcheux que l'auteur de ce livre soit né.

AIR : *L'amour ainsi qu' la nature.*

Si cette recette est sûre,  
Nous verrons par cette cure,  
Naitre maint homme d'esprit,  
Qui saura s'mettre en crédit.

A ce bel art, je le jure,  
Nul ici ne se rendra.  
L'amour ainsi qu' la nature  
Se moqu'nt de ces secrets-là.

Ah ! parbleu, voilà qui est fort. Londres. Il a été vendu hier au marché de Smittfield, une fort jolie femme pour le prix de cinq livres sterlings.

AIR du panorama.

A cet usage ridicule,  
On peut reconnaître l'Anglais.  
En France, on se ferait scrupule  
De commettre de tels excès.

Mais, lasse des maux du ménage,  
Chez nous mainte femme de bien,  
Au lieu de le vendre, je gage,  
Donnerait son époux pour rien.

( *Minuit sonne.* ) Je ne puis jamais entendre sonner ce maudit coucou, sans ressentir un certain effroi qui paralyse mes facultés morales et intellectuelles. Cependant, cette heure a des appas pour bien des gens.

Mais, madame Botte ne revient pas, ni ma progéniture, leur serait-il arrivé quelque chose ? Ou bien. . . Je me sens tout sourcilleux. Ah ! quoiqu'il fasse nuit, voyons à découvrir ce mystère. ( *Il va pour sortir.* ) Dieux ! le pêne de la serrure est enlevé et la clef est en dehors. Que signifie ce mystère ? Aurait-on découvert mon trésor, s'en serait-on emparé ? Une semblable horreur serait-elle possible au genre humain ? Il faut m'en assurer. ( *Il va au pied du coucou.* ) Ciel !

AIR : *hélas ! hélas ! j'ai répandu mon lait.*

Hélas ! hélas ! mon trésor m'est ravi :

Ah ! malheureux Botte, (bis)

Tout est fini (4 fois)

Et c'est ma femme qui me le dégotte.

Il ne me reste que la mort.

Destin cruel, horrible sort !

O femme infidelle,

Malgré tout mon zèle

A conserver mon or,

Tu sus découvrir le lieu de mon trésor.

Adieu bonheur, adieu patrie,

Adieu mes parens inhumains,

Adieu les arts, adieu la vie,

Adieu trop chers contemporains,

Car Botte vous dit aujourd'hui,

Dans un instant, nini, c'est fini.

Orage, ô perfidie ! Il était là, là, là, là. Un papier, voyons ce qu'il chante.

« Ne vous en prenez qu'à vous seul de l'extrémité où votre  
 » avarice m'a réduite. Vous amassiez votre or, et laissez man-  
 » quer vos enfans. Depuis six mois, notre fille a fait la con-  
 » quête du jeune Seignette, élève en pharmacie. Comme c'est  
 » un état profitable et qui rend beaucoup, j'ai consenti à l'union  
 » de ces jeunes gens. Votre argent servira à les établir. Si vous  
 » changez, je vous ferai connaître le lieu de notre résidence.  
 » Adieu, portez-vous bien. Votre femme, BOTTE.

Pare celle-ci, malheureux ! Dieu, est-tu juste ?

P. S. Quand à notre cher fils, il s'est engagé et part aujour-  
 d'hui pour l'armée.

AIR du *Cantique de saint-Roch.*

|  |                        |
|--|------------------------|
| C'en est donc fait, destin impitoyable ! | Adieu, cruelle,        |
| Ces revers, de Botte hâtent la fin.      | La mort m'appelle :    |
| Hélas ! c'est un fait des plus véritable | Pluton                 |
| Mes yeux au jour seront fermés demain.   | Me met en réquisition. |

Oui, mettons fin à l'imposition de mes vexations. Aussi bien  
 je me sens en état de rébellion . . . Ah ! oh, oh ! . . . Dieu, je  
 me meurs. ( *Il se trouve près de son lit.* ) Et toi qui fus témoin  
 de mes chastes transports, tu vas le devenir de mon trépas.

AIR de *Lodoïska.*

|                                       |                                     |
|---------------------------------------|-------------------------------------|
| Loin de vivre dans la détresse,       | A m'faire' trépasser tout m'convie. |
| J'aime mieux me donner la mort.       | C'est un soulag'ment à mon sort...  |
| Mourir n'est rien, dit-on sans cesse. | Faut-il hélas ! perdre la vie,      |
| Est-ce une raison ? est-ce un tort !  | Lorsque l'on sait séduire encor.    |

Pourquoi cette irrésolution dans le balancement de l'exis-  
 tence ? . . . Ah ! ah ! point de faiblesse, arrachons-nous à l'hu-  
 miliation réservée à mon rang. Mais pour que l'innocence ne  
 soit pas inquiétée injustement, déposons sur cette table le testa-  
 ment que j'ai fait il y a quelques jours.

AIR : *En quatre mots.*

|                                      |   |
|--------------------------------------|---|
| Nicolas Botte, âgé de cinquante ans, | Tant j'ai de chagrin,                   |
| Déclare aux assistans                | Jamais bourgeois de Paris c'est certain |
| Présens                              | N'éprouva du destin                     |
| Les faits ici suivans :              | Le pouvoir inhumain.                    |
| On doit n'accuser personne           | Amis, pleurez la triste fin             |
| D'la mort que moi seul me donne,     | D'un malheureux humain.                 |

D'ailleurs, comme l'a fort bien dit Molière :

- Quand on a tout perdu, quand on est sans espoir,
- La vie est un opprobre et la mort un devoir. »

(prenant un tranchet.)

Et toi, qui prouvas si souvent la dextérité de mon talent,  
 tranche encore un fil ; mais que ce soit celui de ma vie. Mais je  
 fais une réflexion, est-ce bien Molière qui a dit : *Quand on a  
 tout perdu ?* Ne serait-ce pas monsieur de Bièvre, dont j'ai

l'honneur d'être le cordonnier , ou bien J.-J. Rousseau ? C  
celui-là aussi était un grand homme.

AIR des *Visitandines.*

Persécuté pendant sa vie,  
Rousseau l'est encor n'étant plus.  
En vain un journaliste décrie  
Et ses talens et ses vertus.  
En voyant la fanfaronnade  
Que fait ce bâtard d'Apollon,  
Je crois entendre Aliboron  
Insulter le lion malade.

Je ne puis déceimment me tuer , sans savoir de qui sont c  
deux vers ; mes confrères me prendraient pour un ignare  
épargnons à ma mémoire un affront qui troublerait mes cendre  
Il faut nous instruire avant ; j'ai toujours le tems de me tue  
Serrons mes derniers soupirs. (*Il ouvre le tiroir de sa table*  
Me trompé-je ! la seconde clef de cette porte, (*il l'ouvre.*)  
puis donc sortir. Mais mon esprit vient de concevoir une idé  
compétente. Ma fille est mariée avec un homme dont l'état e  
utile aux citoyens de la cité ; ma maîtresse femme en resta  
avec les nouveaux époux , me débarrasse d'un lourd fardea  
Quant à mes huit cents gros écus , deux bras vigoureux , c  
l'ouvrage , de la bonne volonté , me les rendront avec intérêt  
Mon fils , que je voulais pousser chez un marchand de cuir ,  
l'honneur de servir sa patrie. S'il est valeureux , il peut devenir  
sergent , que me faut-il de plus ? Ah ! c'est décidé , je ne m  
tuerai point. Cependant , me voilà seul , seul.

Messieurs et Dames , ceci vous regarde.

AIR de la *fausse Isaure.*

Le savant et l'homme d'esprit,  
Aiment , dit-on , la solitude :  
Je le pense , puisqu'on le dit ;  
Mais c'est une sottie habitude.  
En dépit de leur goût , je croi,  
Tous ces hommes d'un grand génie,  
Eussent chéri le monde comme moi ,  
S'ils avaient eu semblable compagne.

Lorsqu'ici , sans nulle pitié,  
Et sans délicatesse aucune ,  
Je vois ma charmante moitié  
M'enlever famille et fortune ,  
J'avais conçu du désespoir,  
Mon esprit battait la campagne :  
Messieurs , si vous venez souvent me voir ,  
J'aurai joué pour vous à qui perd gagne.

F I N.

